

La Croix

Rédaction et Administration : 60 rue Saint-Gabriel
Telephone Bell : Main 2725

ABONNEMENTS : CANADA ET ETATS-UNIS : 1 AN, \$1.00 ; 6 MOIS, 50 C.
EN VILLE, PAR LA POSTE : 1 AN, \$1.00 ; 6 MOIS, 50 C.

Parait le samedi pour la campagne et le dimanche pour la ville

LA CROIX

Par ce signe tu vaincras!...

Le lendemain de l'apparition miraculeuse, le grand Constantin arborait à la tête de ses armées le *Labarum*. Et prodige! avec des troupes cinq fois inférieures, il renverse Maxence, il entre dans Rome, et les autels des faux dieux sont renversés, et le vieil empire avec ses institutions païennes, ses mœurs dépravées, son despotisme écrasant, disparaît peu à peu pour faire place au CHRIST et à sa divine loi.

Quelle merveilleuse puissance que celle de la croix! C'est pourquoi nous n'avons pas hésité à nous mettre sous son égide. Elle sera notre force et notre espérance.

—o—

La mauvaise presse a fait parmi nous, dans ces dernières années, des progrès immenses. Le flot montant de l'impunité en France a malheureusement jeté sur nos bords quelques épaves de Paris, toutes contaminées.

La haine du Christ et de sa divine religion anime ces hommes. Ils se disent catholiques. Ils proclament hautement leur respect envers l'autorité religieuse. A les entendre, rien n'est beau, rien n'est grand comme l'Eglise, et il ne se passe pas de semaine sans qu'ils attaquent cette même Eglise dans ses institutions, dans ses chefs, dans son clergé et dans ses fidèles.

L'hypocrisie pharisaïque est leur arme favorite. Quelquefois ils attaqueront de front, mais c'est l'exception. Ils savent que le Canadien est bon catholique et ils n'osent encore se montrer tels qu'ils sont.

C'est un ennemi dans nos murs. Prenons garde que bientôt de nouvelles recrues ne lui viennent en aide et nous enlèvent nos positions fortes.

Nous avons aussi à déplorer l'indifférence, les écarts, et quelquefois l'impunité sinon l'immoralité de la plupart de nos journalistes canadiens. A de rares exceptions près, nous n'avons pas de journaux vraiment catholiques.

—o—

Fils de l'Eglise et aimant cette bonne Mère de tout notre être, nous voudrions par la CROIX la dédommager quelque peu de tant de défections. Et pour cela nous demandons au ciel de bénir notre œuvre, et à tous ceux qui peuvent le faire de travailler à sa propagation.

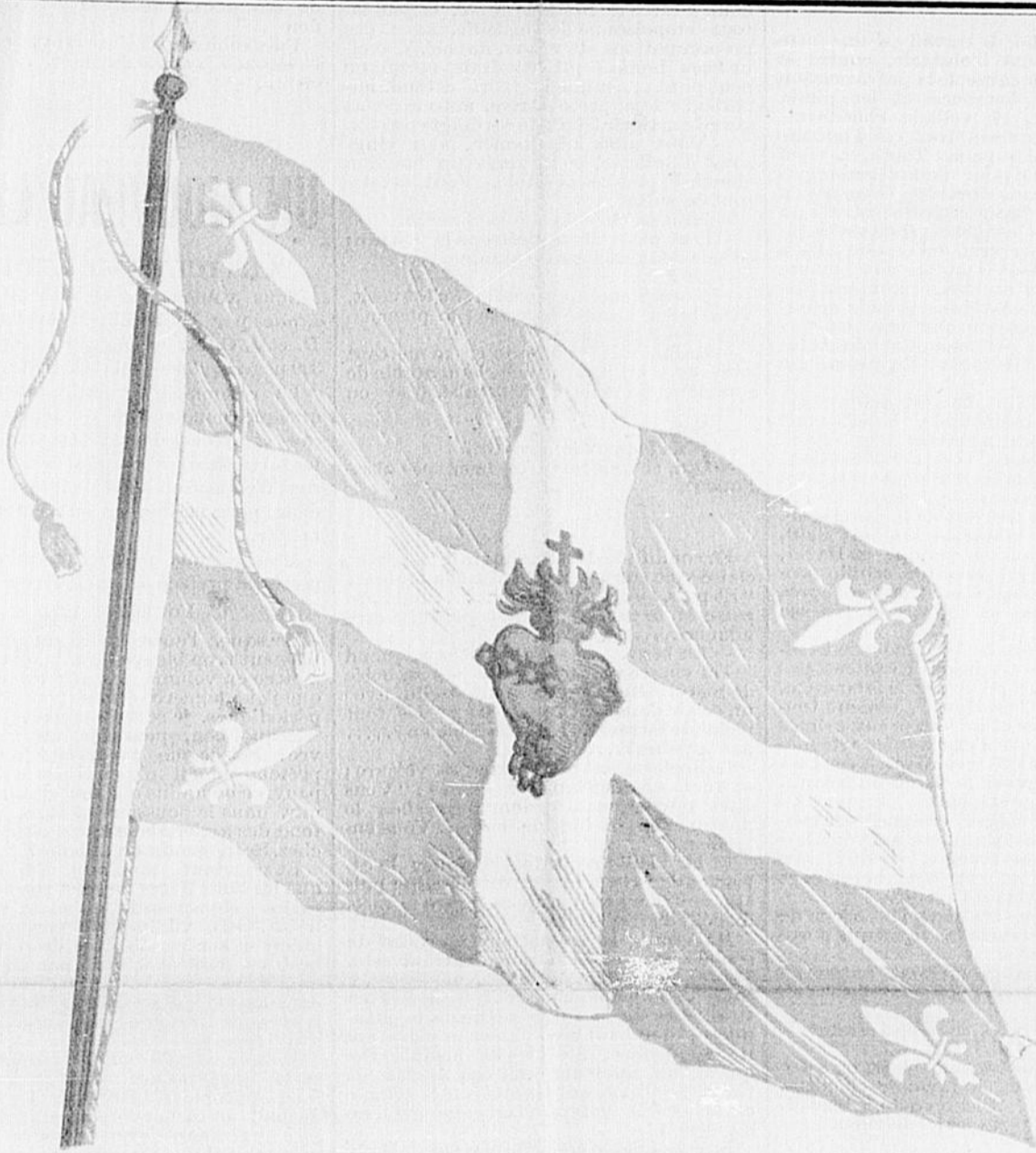
Aux lettrés, les colonnes de notre journal sont ouvertes pour faire le bon combat. Ici, ils auront leurs coudées franches pour traiter les hommes et les choses à leur mérite.

A l'œuvre donc! et que la CROIX soit le point de ralliement de tous les hommes de cœur.

—o—

Il est probable que les grands journaux, nos confrères, ne parleront guère de nous. On fera tout son possible pour nous tenir dans l'ombre. Nous prions nos amis de ne pas se laisser prendre à cette tactique. Qu'on travaille et la CROIX fera son chemin. Elle ira semer partout le bon grain qui, fécondé par la grâce de Dieu, produira ses fruits.

LA DIRECTION.



LE VOEU DU POÈTE EST EXAUCÉ

Ah! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères, Voir tous les Canadiens unis comme des frères, Comme au jour du combat se serrer près de toi! Puisse des souvenirs la tradition sainte, En régnant dans leur cœur, garder de toute at-

Et leur langue et leur foi! (teinte)

Le vœu du poète est exaucé. Le drapeau de Carillon, traversé de la croix blanche avec l'emblème du SACRÉ CŒUR au centre, est maintenant notre drapeau national.

+

La France, avant de repasser les mers, a laissé un souvenir à nos ancêtres: c'est le glorieux étendard de Carillon, qui devait nous rappeler notre langue et notre foi. Il faisait pour ainsi dire partie de notre héritage. Mais si nous avons conservé notre foi et notre langue, nous avons, je ne sais par quel oubli impardonnable, mis de côté notre drapeau pour en arborer un

UN SIGNE DE VICTOIRE

La CROIX! Est-ce là un nom de guerre ou un nom de paix? Pour sûr, c'est avant tout un nom de paix et d'amour; mais c'est aussi un nom de combat et de victoire.

La lutte pour la vie est parfois chose terrible et désastreuse. Trop de gens s'en vont le nez au vent, l'air affairé, le front chargé de soucis, qui ne voient pas où ils vont ni beaucoup ce qu'ils font.

Depuis des milliers d'années, l'humanité marche toujours, les générations se poussent les unes les autres, comme ces

autres à sa place. C'était aussi un drapeau de la France, mais de la France révolutionnaire dont la Providence a su nous séparer à temps afin que le mal qui la minait ne nous atteignît pas.

Réparation et honneur donc au drapeau de Carillon et reprenons nos droits à l'héritage sacré qui a été légué à nos pères.

+

Mais il ne faut pas perdre de vue la vraie signification du drapeau. S'il nous rappelle nos gloires nationales, il doit aussi faire tourner nos regards vers les belles choses du ciel.

Les étendards, après tout, n'ont-ils pas toujours été regardés, jadis, comme des signes religieux propres à attirer sur les armées et sur les peuples la protection de Dieu. Les païens mêmes se faisaient un devoir d'implorer la divinité par leurs drapeaux. Les aigles romaines n'étaient-elles pas des symboles de la confiance au dieu Jupiter auquel l'aigle était consacré?

Un drapeau doit donc être national et religieux.

Sur le drapeau de Carillon, il y avait, d'un côté, l'image de la Vierge, et de l'autre les armes de la maison de France.

A une réunion du "Comité du Drapeau" de Québec, tenue il y a quelques jours, et à laquelle assistaient des membres influents de la Société Saint-Jean-Baptiste, il a été décidé de remplacer la Vierge et les armes françaises par le SACRÉ-CŒUR; le SACRÉ-CŒUR qui veut être aimé et respecté des hommes, qui a demandé tout spécialement, par révélation à la Bienheureuse Marguerite-Marie, de mettre sa divine image sur les étendards de la France.

Béni le peuple qui va au devant des désirs de son Dieu! Il fera de grandes choses et il sera invincible, parce que le CHRIST est avec lui.

les temps glorieux

Où seuls, abandonnés par la France leur mère, Nos aïeux défendaient son nom victorieux Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère.

PATRIOTE.

Quelque part dans une de ses épîtres, l'apôtre saint Jean a donné à cette question bien humaine la réponse du ciel:

"Tout homme, qui est vraiment venu de Dieu et qui lui demeure fidèle, l'emportera sur le monde; et la victoire par laquelle il triomphera ainsi, c'est sa foi; car quel est celui qui peut l'emporter sur le monde si ce n'est l'homme qui croit que Jésus est le Fils de Dieu (1)."

Mais la foi, où est sa marque et son signe? Où est-il le signe qui me rappelle les triomphes du CHRIST sur l'erreur et sur le monde? Où est-il le signe qui me parle

(1) II Ep. de saint Jean, chap. V, v. 4.

de la grâce et de la rédemption? Où est-il le signe que mes ancêtres, les chrétiens de tous les temps et spécialement les chrétiens fils de ma race, ont honoré et vénéré comme le signe de la victoire du CHRIST et de ses disciples?

La marque et le signe de la foi, c'est la CROIX!

Si je voulais faire un sermon, j'aurais un sujet excellent, en trois points. La CROIX c'est un signe de victoire pour le CHRIST, pour les chrétiens, spécialement pour les Canadiens-français. Mais je ne veux pas faire de sermon. Je laisse les deux premiers points dans l'ombre.

Que la CROIX soit le dernier mot de la vie de Jésus et que ce mot soit une victoire, pas un chrétien qui ne le sache très bien.

Que la CROIX ait été aussi l'instrument merveilleux par lequel et sur lequel le peuple chrétien l'a jadis emporté contre le vieux monde romain, c'est encore connu des croyants.

Que les fils des croisés n'aient pas à faiblir devant ceux de Voltaire, tout cela est admis. La CROIX est en quelque manière entrée dans les mœurs chrétiennes et civilisées, si bien, que les persécuteurs de moines et de nonnes attachent encore de nos jours, à la poitrine de ceux qu'ils veulent honorer, des croix les croix de la légion d'honneur!

Donc c'est admis de tous, la CROIX c'est le signe de la victoire du CHRIST sur le monde, la CROIX c'est le signe de la victoire des chrétiens sur le monde.

**

Je voudrais ajouter que la CROIX fut aussi le signe de notre victoire à nous, Canadiens-français, sur le monde qui a voulu parfois nous étouffer.

Dans l'histoire de notre jeune pays, au-dessus de la charrue qui symbolise le noble labeur de nos défricheurs et de nos chers habitants, au-dessus du livre de nos droits et de nos lois, si vaillamment défendus par nos orateurs et nos hommes d'état, au-dessus de l'épée brillante que tenait haut et ferme la main de nos soldats et de nos capitaines d'autrefois, il faut apercevoir la CROIX de Jésus qui fut la CROIX de nos pères.

C'est une pensée de foi qui a conduit vers nos immenses régions les fils de la race française. D'autres ont pu avoir des visées plus pratiques, nous, nous sommes en droit de nous réclamer d'une lignée d'apôtres!

Avant de faire voile vers le mystérieux inconnu, Jacques Cartier alla s'agenouiller, dans la cathédrale de Saint-Malo, devant un évêque et aux pieds d'une croix.

Ce que voulait Champlain de la colonie qu'il jetait sur le rocher de Québec, c'était une pépinière d'apôtres.

Aux flancs du Mont-Royal, Maison-neuve greffait aussi une colonie d'abord chrétienne, puisqu'il la plaçait sous la garde de la mère de Jésus et la nommait Ville-Marie.

Tous nos héros ont été des chrétiens sincères quand ils n'étaient pas des apôtres.

Partout sur les rives de nos fleuves et aux pieds de nos montagnes, à côté du drapeau de la France, on plantait, on ancrerait au sol la CROIX du CHRIST!

Et quand les hasards de la guerre et les caprices de la politique nous eurent cédés à la protestante Angleterre, quand le drapeau aux fleurs de lys eut retourné les mers, la CROIX du CHRIST nous resta. C'est ce qui nous sauva. Oui, les prêtres restèrent avec le peuple, ils continuèrent

à présenter la Croix à ses adorations, à lui prêcher les vertus de la Croix. C'est à cela que nous avons dû d'être un peuple moral et pur, capable de donner des hommes de cœur et des mères de famille incomparables!

Ah! Qu'on ne s'étonne pas de nous voir, aux jours des fêtes patriotiques, faire large et belle la place au signe vainqueur de la Croix. Pour s'étonner il faut être débarqué d'hier sur nos rives et avoir apporté de là-bas une mentalité et un état d'âme qui ne sont pas les nôtres. Pour nous trouver trop chrétiens et arriérés, il faut ignorer notre histoire! La Croix, pour nous, c'est un signe de victoire.

L'abbé ELI-J. AUCLAIR, ptre.

Sherbrooke, mars 1903.

L'EGLISE ET LE TRAVAIL

LA CONCEPTION CHRÉTIENNE DU TRAVAIL

Rien n'est plus méconnu peut-être, à l'heure présente, que la grandeur originelle de l'homme. De prétendus philosophes, à coup d'arguments qu'ils disent "scientifiques", tâchent à nous ravaler au rang, sinon au-dessous, des animaux. Leurs assertions, pour grossières qu'elles soient, n'en ont pas moins pénétré jusque dans les masses populaires.

Aux insolents propos de ces calomnieux de l'humaine nature plusieurs réponses peuvent être faites, assurément. Nous n'en voulons mettre qu'une en lumière, à savoir que, seul parmi les animaux, l'homme, véritablement et dans le sens plein du mot, travaille.

Tous les animaux, guidés par l'instinct, pourvoient aux nécessités de leur existence et, de cette manière, ils travaillent. Ceux-là que nous appelons domestiques, deviennent, pour ainsi parler, nos mains, des machines vivantes: ils portent des fardeaux ou ils les traînent et, de la sorte, facilitent singulièrement notre labeur. Mais pas un ne fait ce que fait l'homme. La pensée humaine conçoit des plans dont elle confie l'exécution à la main. La science guide l'industrie; je prends des objets qui, à l'état brut, n'ont aucune utilité et je les transforme en objets utiles. Les connaissances acquises, je m'en sers pour de nouveaux progrès. Ce que je possède en abondance, je l'échange contre ce que je n'ai pas. Sans doute l'oiseau, lui aussi, travaille. L'oiseau fait son nid; mais il le fait, après plus de six mille ans, comme au premier jour; rien de plus ni de mieux. L'abeille d'aujourd'hui construit des rayons comme l'abeille d'hier, comme la première abeille; rien de plus ni de mieux. L'oiseau et l'abeille font leur nid et leur rayon en quelque sorte aveuglément, à peu près comme la plante, aveugle elle aussi, pousse sa fleur et son fruit. L'animal est incapable des opérations intellectuelles qui créent la science. L'animal a bien la connaissance, mais il n'a pas la raison. L'homme a la raison. Donnez-lui quelques flocons de laine, un peu de duvet. Par une série d'opérations ingénieuses il en fera une étoffe, un vêtement. Voyez-le brisant un rocher. Voyez-le taillant la pierre. Il en bâtit des palais, des cathédrales. Ce morceau de métal, il va l'assouplir en ressorts étonnants pour d'admirables machines. Les éléments eux-mêmes, depuis le feu que, seul, il sait allumer, jusqu'à l'électricité électrique, deviennent, comme les animaux, ses serviteurs. Sur des rails étroits, il lance à travers l'espace des wagons rapides. Sur une planche à laquelle il attache un bout de toile ou la vapeur qu'il dirige à son gré, le voilà qui fend les mers. Au moyen d'un fil, il transmet, d'un hémisphère à l'autre, sa pensée, sa parole, son cœur. Tous les êtres, en un mot, inanimés ou vivants, subissent la souveraineté de son intelligence.

L'humanité travaille. Les oisifs ne sont ici-bas que des exceptions, relativement peu nombreuses. Parcourez le globe. Partout vous verrez des mœurs et des coutumes différentes, sans doute; mais, partout aussi, vous constaterez que le bras de l'homme est au service de son intelligence; partout vous rencontrerez le travail.

Vous-mêmes, lecteurs, qu'avez-vous fait aujourd'hui? Que faisiez-vous hier? Que ferez-vous demain? Vous avez travaillé et vous travaillerez. Ne vous en plaignez pas. C'est parce que vous êtes travailleurs que vous êtes hommes. Mais, pour retirer de vos labeurs tous les bienfaits qu'ils contiennent, il faut en quelque sorte connaître l'histoire du travail. Nous allons en rappeler tout d'abord l'origine.

Au commencement, alors que le premier homme était juste et pur, la loi du travail lui fut imposée.

L'ignorance ou la mauvaise foi, à la suite de Proudhon qui condamne en des pages blasphématoires la théorie chrétienne et sociale du travail, s'en vont répétant que la religion a maudit le travail et elles ont l'audace de préciser en affirmant que le texte même de la malédiction se trouve à la première page de la Bible.

La vérité, c'est qu'à la première page de la Bible, la loi du travail est solennellement proclamée. On y voit que le travail est le devoir essentiel et primordial de l'homme.

Quo dit Dieu, en effet, à nos premiers parents? Dieu, après les avoir créés, les bénit et il leur dit:

"Croissez et multipliez-vous. Remplissez la terre et vous l'assujettissez..." Mais comment dompter la terre et se l'assujettir? Comment faire sortir de ses entrailles tous les trésors qu'elle renferme, les métaux par exemple et les fruits? sinon par le travail.

Tournez la page et lisez encore: "Dieu plaça l'homme dans le paradis de délices pour le travailler et le garder."

Voilà bien le travail avant la chute. Le travail en soi n'est donc pas un châtiement. C'est l'évolution normale des puissances de l'homme.

"O Dieu, dira plus tard le Sage dans les divines écritures, par votre sagesse vous avez établi l'homme pour qu'il dominât la créature, votre ouvrage, pour qu'il disposât le globe terrestre dans l'équité et la justice."

Quel beau commentaire de la Genèse! Après le travail individuel, le travail social: la disposition du globe dans l'équité et la justice.

Au lendemain de la prévarication, c'est encore le travail, et la Bible se sert exactement du même mot: "Le Seigneur Dieu fit sortir l'homme du paradis de délices, pour qu'il s'en alla travailler la terre."

Quelle est donc la différence entre le travail de l'homme innocent et le travail de l'homme coupable?

C'est qu'avant le péché, le travail était facile et doux, moins une fatigue qu'un repos, et, suivant le mot charmant de saint Augustin, le libre épanouissement d'une volonté joyeuse: *exhilaratio voluntatis*.

Depuis le péché, le travail est une lutte perpétuelle contre l'obstacle, contre la terre maudite à cause de la prévarication d'Adam, contre les ronces et les épines, un rude labeur, et voilà le châtiement. C'est à la sueur de son front que l'homme arrachera du sol le pain. Toute sa vie il lui faudra lutter pour dompter non pas seulement la terre, mais les éléments en révolte, et pour conquérir des vérités ou des vertus sans lesquelles il ne verra jamais Dieu. Est-ce vrai, oui ou non? Dieu s'est conduit vis-à-vis du premier homme pour le ramener au bien, comme la justice humaine vis-à-vis des grands criminels: il l'a condamné aux travaux forcés, et, dans sa personne, tous les hommes. La loi pénitentiaire du travail est universelle.

Le peuple de Dieu ne s'est point soustrait à cette loi inéluctable. Israël savait que "l'homme naît pour travailler comme l'oiseau pour voler," et Israël travaillait. "C'étaient des mains libres et même des mains royales qui accomplissaient en Palestine les rudes travaux de la campagne. Gédéon battait lui-même son blé; Saül, déjà roi, labourait son champ; et David, sur le front de qui passait le souffle prophétique, retournait à son troupeau après avoir charmé par ses accords la tristesse de Saül."

Même aux jours de la décadence israélite, ces antiques traditions n'avaient pas péri. "Le travail pénible et le labeur, institués par le Très-Haut", étaient toujours en honneur et les lettrés eux-mêmes ne rougissaient pas d'exercer les arts manuels. Le prophète inspiré qui a écrit les psaumes, a composé le chant du travail. En voici quelques strophes:

"Heureux ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies!"

"Parce que vous mangez le fruit du travail de vos mains, vous êtes heureux et vous le serez encore à l'avenir."

"Votre femme sera dans l'intérieur de votre maison, comme la vigne qui porte beaucoup de fruits."

"Vos enfants se grouperont autour de votre table comme les jeunes rejetons de l'olivier."

"Ainsi sera béni celui qui craint le Seigneur."

De l'histoire du travail, tel est en substance, ami lecteur, le premier chapitre. Il faut travailler. Dieu a voulu le travail. La loi du travail est une loi de Dieu.

JEAN VAUDON.

POUR RIRE

Excellent ménage:

— Oui, les Hunter, aussitôt après leur mariage, ont fait un arrangement... Ils ont convenu que chaque fois que l'un d'eux se fâcherait, se mettrait en colère, l'autre garderait le silence.

— Ça leur a réussi?

— Oui... il y a vingt ans que le mari ne dit pas un mot!.....

Deux membres de la Société protectrice des animaux causent dans un coin du salon.

— Jugez de mon chagrin: nous allions à New-York mon chien et moi. Or, à peine à la sortie du port, la pauvre bête ressentit l'affreux mal de mer. Frictions, cordiaux, citron, rien n'y fit. Alors....

— Alors?

— Je l'ai jeté par-dessus bord.

Une vieille bonne femme un peu sourde, blessée pendant un cyclone et soignée à l'hôpital, demande à l'infirmière quelle tisane on lui fait boire.

— De la bourrasque et du chien dent.

— Merci! je sors d'en prendre, de la bourrasque et du chien d'temps!

Un pauvre diable se plaint de vives douleurs internes, résultant d'une chute qu'il vient de faire.

— Est-ce près de la colonne vertébrale que vous vous êtes blessé?

— Non, docteur, c'est près de la colonne Vendôme.

Les privilèges de l'amitié:

Sur le boulevard, Guy, pressé, écrase en passant l'orteil de Gontran.

— Oh! mille pardons, fait-il.

— De rien, de rien, gémît poliment Gontran.

Et, tout à coup, reconnaissant Guy:

— Comment, c'est toi, espèce d'idiot, tu ne peux donc pas regarder où tu poses tes pieds!

Un proverbe danois:

— On est myope pour ses défauts, et presbyte pour les défauts des autres.

DEM...

— Donnez-moi votre bras....
Et le vieux Gluot tira de dessous les draps moites, une main aux doigts courts et droits, usés par la terre, une main brûlée de soleil, contournée en tous sens de grosses veines noires, ombrées de poils fauves.

— Hein, monsieur le docteur, qui voit ses veines, y voit ses peines. J'ai t'y dû en avoir, à c't'heure, des peines?... pas vrai?...
Mais le médecin ne répond pas. Sa montre d'une main, le bras du malade dans l'autre, il compte les pulsations: ".... Diable! fait-il à la fin.... Votre langue?"

Et le moribond exhibe une langue.... une langue à faire pâlir la palette d'un peintre impressionniste de la rue Lepic. "Diable!..." répète une seconde fois le docteur.

Et les deux mains derrière le dos, il examine une minute ce corps cassé en deux à force de fouiller le sol, et jeté là, tout empoisonné de maladie, avec des préoccupations de veaux, de blé, d'avoine! cet homme qui voudrait, et qui ne peut plus.... et que la mort attend, impatiente déjà, prête à river autour de sa gorge amaigri l'étau de ses doigts osseux.

— Vous allez lui donner pour vingt sous d'huile de ricin dans un bouillon chaud, le plus tôt possible. Faut atteler tout de suite....
— Mais le cheval est à la charrue.

— Tant pis, vous le mettez à la voiture; ce soir deux cachets de quinine....
— De?...
— Vous préoccupez pas.... c'est écrit. Vous ferez ensuite le reste; le pharmacien vous expliquera.

— Enfin, fait le paysan en se mettant assis, avec un craquement lamentable de sommier, je suis t'y flambé, oui ou non?...
— Non.

— Mais je peux le devenir?

— Oui, si vous ne m'obéissez pas absolument.

Et comme le docteur ouvrait la porte à claire-voie sur la route, il dit à la femme: "Et puis, c'est pas le tout.... faut appeler M. le curé.... il est perdu, votre homme...."

— Eh ben.... je m'en doutions, quand je l'ai vu, ce matin, cracher sur sa bolée de marc. Mais alors, ajoutez-elle avec un éclair dans ses petits yeux bridés, tout pleins de larmes.... le pharmacien?... pas la peine?...
Le docteur est déjà dans sa voiture; et, tout en démantelant ses guides: "Vous allez porter mon ordonnance chez le pharmacien, et tout de suite! Vous entendez...?"

Et la vieille regarde s'éloigner le cabriolet dans la poussière du chemin; puis elle entra en essuyant sa figure tannée, du coin de son tablier.

Mais toute la basse-cour a profité de son absence et de la porte entr'ouverte. Toutes les poules, oubliées, négligées, à cause de la maladie, se sont avancées en tirailleurs sur la terre battue de la cour, cherchant résolument la pâtée qui ne vient plus; il n'y a pas jusqu'à Coquard, un mauvais petit coq anglais, le favori de Gluot, qui a sauté sur la triangle du lit, et fait entendre un *cucurieu* d'indignation!....

Et cela fend le cœur du paysan. Il n'y a pas huit jours qu'il est couché, et tout va déjà à la débandade.

— Comment te trouves-tu, maintenant, interroge la vieille?

Gluot, d'un air fermé, se retourne sur le côté.... "Soigne ben les poules, et puis le viau.... et puis la vache.... Je te demande que ça!"

Mais quand on lui parla du curé, ce fut autre chose. Gluot, suffoqué, ramena vivement son bonnet de coton sur le devant de sa tête: "Le curé...? et pourquoi faire...?"

Ce n'était pas qu'il fût mal avec lui; on faisait même à l'occasion un brin de causette ensemble. Il n'y avait pas plus d'un mois que, le rencontrant en train de biner ses vignes, M. le curé lui parlait, et gentiment!

— Et comment que ça va, père Gluot?

— Pas fort, Monsieur le curé, avait-il répondu en redressant le plus qu'il pouvait sa taille cassée en deux.

Et M. le Curé lui avait fait un petit sermon: fallait venir à la messe, fallait pas croire que la terre c'était tout; fallait lever quelquefois les yeux vers le ciel.

— C'est ça, pour que je tombions sur le dos....
Enfin, tout s'était bien passé.... Mais de là, à venir le voir dans son lit.... s'apristi! alors c'était fini.... quoi! autant lui dire tout de suite....

— Et puis faut te confesser, insistait la vieille!....
— Pourquoi me confesser?

— Pour te purger l'âme avec le corps.

— Et Gluot se retourne du côté du mur, en répondant: "Je verrons demain."

Le lendemain, Gluot est plus mal. Le grand Mathieu, le fermier d'en haut, est descendu le voir. Mathieu est l'oracle du pays; intelligent et découplé, il possède la terre, lui; mais la terre ne le possède pas; c'est pourtant le cultivateur passionné et fier de son métier, le premier du monde! Et quand il va en ville sur sa jument bai-brun, les officiers eux-mêmes se retournent, et en voyant le rude cavalier, tout doré de soleil sous son large chapeau, ils disent: "Cristi! le beau gars!"

Ils pourraient ajouter: "Le fameux chrétien!" car il est plus beau encore à l'intérieur qu'à l'extérieur.

La vieille l'a fait venir pour décider Gluot, presque à l'agonie, et qui n'a plus que ce mot à la bouche: "demain! demain!"

— Demain? dit Mathieu de sa voix grave, qui donc est sûr d'être en vie demain?...
— Si.... demain.

— Et pourquoi pas aujourd'hui?

— Demain!

Alors, sentant l'imminence du danger, voyant accourir la mort de toutes les extrémités de l'être, les supplications de chacun se font plus pressantes, plus suppliantes devant l'éternité horrible, dont les bords semblent être là.... tout près....
— Attendez!.... fait le Mathieu.

Et dix minutes après, il ramenait, au grand galop, le vieux curé en voiture, et le jetait presque dans la chambre, d'où tout le monde sortit aussitôt.

"Demain...." murmure d'avance le moribond.

Mais le curé ne l'entend pas, il s'approche; et faisant passer dans sa voix, dans ses yeux, dans ses gestes, la grande pitié des choses qui est au fond du cœur de tout prêtre ici-bas:

"Eh bien, mon vieux père Gluot.... le bon Dieu, c'est le premier de tous les médecins, et on va le mettre de son côté, n'est-ce pas?"

Mais le paysan se terrant dans le coin du lit, ramenant ses draps comme un bouclier, et fixant le prêtre du regard dur de ses deux enfoncez: ".... Dem.... dem...."

Puis subitement il se renverse, et finit la seconde syllabe du mot.... dans l'éternité.

PIERRE L'ERMITE.

UN NOUVEAU LIVRE

ARTICLES ET ETUDES

Nous voulons parler des *Articles et Etudes* par l'abbé Eli-J. Auclair, S. T. D. et J. C. D., un magnifique volume de 300 pages qui sera mis en vente sous peu.

La renommée littéraire de l'auteur quoique jeune encore, est déjà faite. *Articles et Etudes* devrait être dans toutes les bibliothèques paroissiales, et les maisons d'éducation devraient rivaliser d'ardeur pour le donner en récompense au mérite.

Mais laissons parler l'auteur et lisons plutôt la préface de son œuvre:

POURQUOI PAS?

Lorsque, l'autre jour, un ami, probablement trop bienveillant, me suggéra de mettre en volume les *Articles et Etudes* que j'ai naguère écrits pour différents périodiques, je restai songeur.

A quoi bon, pensai-je, un nouveau livre? Est-ce que par hasard je m'en vais prétendre qu'il n'y en a pas assez de ces pauvres bouquins qui sont destinés à dormir, dans la poussière et dans l'oubli, au fond des arrière-boutiques, chez Granger, chez Beauchemin ou ailleurs?

Et pourtant, mon ami, lui, soutenait que les bons livres ne sont pas assez communs. Il protestait qu'on en voit trop, hélas! aux vitrines de certains boutiquiers et sur les tablettes de certaines librairies suspectes, qui, par leurs titres seuls et par leurs gravures, allument déjà dans les yeux des passants imprudents de tristes convoitises. Et sans doute, il avait raison.

Mais de ce qu'il faille, en nos temps, se servir de la presse et des livres pour le bien—puisque d'autre part ils font tant de mal!—et tâcher d'opposer les bons volumes aux mauvais qui nous arrivent de partout, il me s'ensuivit pas rigoureusement....

Après tout, pourquoi pas? Pourquoi ne pas apporter ma modeste pierre au mur protecteur, fait de *bonnes et honnêtes lettres*, qu'il conviendrait de construire, quelque part autour de nos villes et de nos villages, afin d'arrêter ou mieux de détourner de têtes qui nous sont chères les flots envahissants de la mauvaise presse? Pourquoi se figer toujours dans l'inaction?

De l'aveu de tous, la presse, c'est-à-dire, le journal et le livre, sont de nos jours les guides de l'opinion. C'est devenu banal de le répéter. Sans prétendre à vouloir révolutionner le monde, on peut y aller de son modeste coup d'épée! Allons-y gaiement!

Pourquoi pas? Qui sait si quelques bonnes pensées, qu'on pourra recueillir ça et là dans tel article ou dans telle étude, sous une forme plus plaisante ou plus sérieuse, ne fera pas quelque bien à celui qui se donnera la peine de me lire? saint Paul n'affirme-t-il pas quelque part (I Cor. 1, 27) que Dieu, souvent, choisit des instruments infirmes pour faire les œuvres de sa droite?

Au reste, je ne me suis pas mis en frais d'imagination pour établir un ordre rigoureux entre tous ces *Articles et Etudes* tombés de ma plume, depuis tantôt trois ans, au jour, et au petit bonheur des circonstances.

Tout au plus, j'ai cherché à les coordonner selon le sérieux de la pensée et de la forme, procédant, autant que faire se pouvait, du *plaisant au sérieux*. Quant à l'ordre chronologique, je me suis réservé d'indiquer, pour chaque écrit, la date à laquelle il fut d'abord publié ainsi que le nom de la *Revue* qui lui fit l'honneur de le mettre au jour.

Et maintenant va, mon pauvre livre, si cela t'est possible, porter quelque part un peu de bon grain! Que si ton allure paraît trop légère à celui-ci ou trop sérieuse à celui-là, ne te froisse pas, et peut-être laisse-toi froisser. Tu n'y peux rien! Beau ou laid, intéressant ou ennuyeux, tu existes toujours! c'est quelque chose.

Et pourquoi d'ailleurs, Dieu aidant, ne ferais-tu pas quelque bien!

Où, pourquoi pas?

Fable express:

Un long tambour-major pressé par la famine
Dînait d'une simple sardine.
Et s'en régala fort, ma foi.

Morale

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

L'IRLANDE ET SES MAITRES

L'avenir paraît sourire aux fils de la verte Erin. Depuis tant d'années que ce peuple subit la loi dure de son maître, si le soleil pouvait se lever un peu plus radieux pour lui, le monde entier s'en réjouirait.

Le gouvernement anglais vient de présenter au parlement un nouveau projet de loi sur l'Irlande. Il veut tenter d'apaiser le conflit tragique qui, depuis trois siècles, met aux prises le peuple d'Irlande et ses maîtres anglais. On sait que ce conflit, après avoir parfois secoué jusque dans ses fondations l'empire britannique, est aujourd'hui encore aussi réel, aussi profond qu'a jadis, quelque moins menaçant en apparence. Comme au temps où les habitants d'Erin accueillaient en libérateurs les soldats de Hoche, où Henry Grattan, puis le grand O'Connell faisaient retentir des éclats de leurs voix puissantes le parlement de Westminster, où Parnell enfin jouait si souvenant à la chambre des communes le rôle d'arbitre entre les partis anglais, la question irlandaise est toujours non résolue, et la haine des Irlandais pour l'Angleterre non apaisée.

Malgré les lois agraires de Gladstone, la création de commissions judiciaires chargées de limiter les prétentions des propriétaires et de réduire les fermages, la lutte se poursuit âpre et sans fin entre les malheureux tenanciers et les agents des "landlords". Les procédés des maîtres du sol n'ont pas changé depuis trente ans; au temps de la Ligue agraire, les mêmes évictions brutales des fermiers s'opèrent avec l'aide de la police anglaise.

On sait qu'en Irlande le sol n'appartient pas aux Irlandais. Dès le XVIIe siècle, des millions d'acres de terre furent arrachés aux clans irlandais qui en avaient la propriété commune, pour être distribués aux grands seigneurs de la cour d'Elisabeth. Puis, ce fut l'expulsion des habitants de l'Ulster en 1641 et la confiscation de 2,500,000 acres dont une partie fut mise à l'encan dans la cité de Londres, le reste donné en garantie à ceux qui offrirent les fonds nécessaires pour écraser l'insurrection conduite par le chef irlandais O'Neill. Ce fut enfin, avec Cromwell, l'Irlande tout entière noyée dans le sang de ses enfants à la huer des fermes et des granges incendiées. Cinq cent mille personnes furent passées au fil de l'épée sans distinction d'âge ni de sexe, cent mille vendues comme esclaves dans les colonies des Antilles, toute la population enfin expropriée, transplantée, suivant la terrible expression anglaise, du sol de ses ancêtres dans le *plantation*, la région ouest de l'île, resserrée entre la mer et les montagnes. Cinq millions d'arpents de terre furent alors distribués entre les soldats de Cromwell; de la "verte Erin", cette île charmante que les leurs avaient possédée durant des siècles, il ne restait plus aux vains qu'une région stérile et marécageuse, depuis lors, la misère et la famine y sont en permanence. Cependant, depuis soixante ans, des millions d'Irlandais ont émigré en Amérique, et d'après les estimations des agronomes les plus compétents, ce pays pourrait nourrir quatre, cinq, certains disent même dix fois plus d'habitants qu'il n'en contient actuellement.

Les guerres sauvages du XVIIe siècle, le taux exorbitant des fermages et le droit des propriétaires terriens, — dont 10,000 possèdent les deux tiers de l'île — d'expulser selon leur bon plaisir les tenanciers, enfin "l'absentéisme" de ces grands propriétaires qui vivent à Londres ou sur le continent et dépensent ainsi au dehors tout le fruit du travail du paysan irlandais, ont produit dans ce pays une effroyable misère. Les plus pauvres paysans des Pouilles ou de la Calabre sont riches à côté des malheureux Irlandais.

Il y a quelques semaines, une conférence s'est tenue à Dublin dans le but de rechercher la solution du problème agraire. Sa réunion était l'indice d'un désir commun de conciliation. Pour la première fois peut-être dans l'histoire de l'Irlande étaient réunis les représentants les plus notables des spoliés et des spoliés. MM. John Redmond, William O'Brien, députés; M. Harrington, député et lord-maire de Dublin, y représentaient le parti nationaliste irlandais, le duc d'Abercorn et lord Dunraven, les propriétaires, et M. Russell, le parti tory dissident de l'Ulster.

Les conclusions de cette conférence ont été qu'il fallait faciliter le rachat par les tenanciers des terres actuellement possédées par les "landlords", mais sur lesquelles depuis 1873 la loi anglaise reconnaît une part de propriété aux tenanciers. Le prix payé aux propriétaires serait basé sur les fermages actuels. L'Etat anglais leur donnerait la garantie d'un revenu équivalent. L'argent ainsi avancé par l'Etat aux "landlords" lui serait remboursé par les tenanciers par annuités et à un taux qui signifierait pour eux une diminution immédiate de 50 p. c. sur leurs fermages actuels.

Ce projet de solution ayant été bien accueilli en Irlande, le gouvernement anglais l'a pris pour base du bill qu'il a pré-

senté mercredi dernier à la chambre des communes et que celle-ci a voté en première lecture. Est-ce le premier pas fait vers une réconciliation entre le peuple irlandais et l'Angleterre? On semble le croire à Londres, et les chefs du parti nationaliste irlandais ne cachent plus leur satisfaction. Le projet de loi du ministère Balfour est assurément favorable aux tenants, puisqu'ils prévoient un don gracieux de 60 millions de dollars que leur fera le gouvernement pour leur faciliter l'achat des terres qu'ils cultivent, mais ce projet n'est pas moins favorable aux propriétaires puisqu'il leur assure des revenus égaux à leurs fermages avec une garantie bien supérieure à celle que leur offre leurs terres dont la valeur diminue, la garantie de l'empire britannique.

NOUVELLES

Les catholiques aux Etats-Unis

D'après le 'Catholic Directory' de l'année 1903, il y a aux Etats-Unis 11,289,710 personnes appartenant à la religion catholique, soit un septième de la population. Si on ajoute à ce nombre celui des catholiques, sujets américains, qui se trouvent dans les différentes colonies, on atteint le chiffre de 18,853,951.

La population catholique des colonies est la suivante: Philippines, 6,565,908; Hawaï, 33,000; les îles Samoa, 3,000; l'île de Guam, 9,000, et Porto-Rico, 453,243.

La population des Etats-Unis et de ses colonies étant de 81,233,000, et le nombre des catholiques de 18,853,951, il en résulte que près d'un quart de cette population appartient à la religion catholique.

Il y a aux Etats-Unis 1 cardinal, 13 archevêques et 80 évêques, et les chiffres ci-dessus, au sujet de la population catholique, ont été établis par les évêques de chaque diocèse.

A 105 ans

Lancaster (Massachusetts), 29 mars.— Mme Jennie Busineau, âgée de 105 ans, vient de partir pour passer quelques jours chez sa fille qui demeure à Norwood (Rhode Island). Elle voyage seule et très fréquemment, et c'est ainsi qu'après avoir passé quelques jours chez sa fille aînée, elle se rendra chez une de ses petites-filles qui demeure dans la province d'Ontario.

Mme Busineau, malgré son grand âge, peut faire à pied des promenades de plusieurs milles, elle n'a pas besoin de lunettes, peut tricoter, et l'hiver dernier a chauffé son four et cuit son pain, préten-

dant que le sien est bien meilleur que celui du boulanger. Très active, faisant elle-même son ménage, elle a une mémoire étonnante, et c'est un plaisir de l'entendre raconter des histoires du vieux temps.

Mme Busineau a eu 8 enfants, dont 4 sont morts à un âge avancé. Elle a encore 2 fils et 2 filles, et le plus jeune des enfants qui lui reste est âgé de 55 ans. La centenaire a 90 arrière-petits-enfants.

*Quisquis amat dietis absentem rodere vitam
Hanc mensam vitam, nocerit esse sibi.*
Quiconque des absents, par plaisir détestable,
Aime à ronger la vie, je lui défends ma table.

Ce dicton, traduit assez mal en ces deux vers, est inscrit dans tous les réfectoires des religieux Augustins.

L'homme oisif est comme l'eau qui dort : il se corrompt. LATÉNA.

A LA MARTINIQUE

On écrit de Fort-de-France (Martinique) que depuis l'éruption de la montagne Pelée, certains journaux n'ont cessé d'insérer des informations pessimistes prédisant à chaque nouvelle éruption la prochaine ruine ou la disparition même de l'île. A entendre ces prophètes de malheur, les habitants de la Martinique vivraient sous une pluie de cendres perpétuelle, affolés et ne songeant qu'à fuir une terre désormais maudite. Or, la population de Fort-de-France et des environs vit dans un calme parfait; chacun vaque à ses affaires; dans les fermes on commence à récolter la canne à sucre et on s'occupe du volcan surtout dans les observatoires de M. Lacroix et dans les feuilles publiques de l'endroit.

Il serait donc important de remettre les choses au point, et de faire savoir que le centre et le sud de l'île sont à l'abri du volcan et en pleine exploitation. La chaîne du Carbet, dont les pitons s'élèvent à la hauteur de la montagne Pelée, met entre ses coulées de boue et Fort-de-France une barrière infranchissable.

Quant aux dommages que la catastrophe de Saint-Pierre a fait éprouver, il serait juste de bien établir que, si les possesseurs d'usines ou de maisons de commerce (blancs en majeure partie) ont été ruinés, la population noire n'a rien perdu

dont elle n'ait pas été déjà amplement dédommagée.

Les nègres ayant abandonné leurs vieilles paillettes ont reçu tout d'abord d'abondantes provisions (à tel point que l'on cite des familles qui se faisaient 100 francs par semaine à revendre les secours en nature). Ils possèdent maintenant une case neuve en planches avec un lopin de terre. La colonie a acheté, en effet pour installer les habitants de la zone dangereuse, une vaste propriété (Tivoli), à quatre kilomètres environ de Fort-de-France. On n'a employé au défrichage du sol et à la construction des cases que des sinistrés. Maintenant, disséminé dans la verdure, avec ses toits rouges, ses petits jardins, ce village a fort bon air; ceux qui l'habitent n'ont jamais été si bien logés. D'autres hommes de couleur ont trouvé un travail dans les usines, d'autres encore sont allés dans la Guyanne française. En somme sur vingt milles sinistrés, il n'en reste qu'un millier à pourvoir.

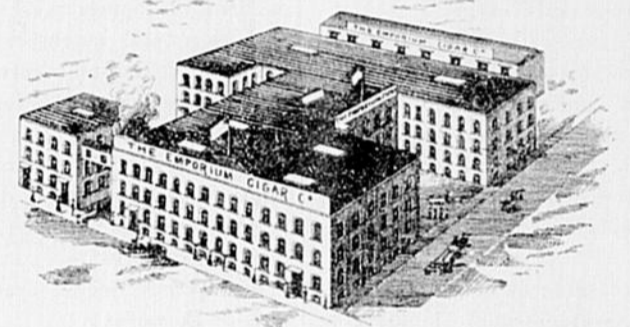
LA CROIX DE CARAVACA

Vers l'an 1227, un prêtre voulut prêcher l'Evangile dans la province de Murcie, qui était au pouvoir des Mahométans. Il fut saisi et conduit devant un prince de ses fidèles. Ce chef l'interrogea sur le Saint-Sacrifice de la messe et fut si satisfait de ses réponses qu'il voulut que son prisonnier célébrât la messe en sa présence. Le prêtre envoya prendre dans une ville voisine, appartenant aux chrétiens, tout ce qui est nécessaire pour le Saint-Sacrifice. Or, quelques instants après avoir commencé la messe, ce bon prêtre s'aperçut qu'il manquait une croix à son autel improvisé; et comme la présence d'une croix sur l'autel est rigoureusement prescrite par les rubriques, il éprouva un moment de trouble et d'hésitation. Le prince s'apercevant de son trouble, s'approcha de lui et lui demanda ce qui lui était arrivé. " Il n'y a pas de croix sur l'autel ", répondit le prêtre. " Mais, reprit le prince, ne serait-ce pas ceci? " En effet, à ce moment-là même, le chef musulman apercevait deux anges déposant une croix sur l'autel et il la désignait du doigt. Le saint prêtre rendit grâce à Dieu et continua le Saint-Sacrifice. Ce prodige triompha de l'infidélité du mahométan; il embrassa tout de suite la foi catholique et prit au baptême le nom de Ferdinand. La croix miraculeuse de Caravaca a été conservée avec grande vénération et l'on raconte plusieurs prodiges qu'elle a opérés. (*Acta sanctorum 30 mai.*)

La Croix est imprimée par l'Imprimerie Lithographique Canadienne, Joseph U. Bégin, directeur-propriétaire, 60 rue Saint-Gabriel.

The . . . Emporium . . Cigar Co.

ST-HYACINTHE, P. Q.



Fabricants de Cigares

Marques Enregistrées

Our Clear Havana

La Pedida

El Corso

Los Angeles



Emporium

Mont Pelee

The Good Ones

Our Leader

La Captiva & El Maska Chica

L'IMPRIMERIE LITHOGRAPHIQUE Canadienne

60 rue Saint-Gabriel

MONTREAL



Livres, Brochures, Revues Illustrées.

Catalogues, Affiches,
Etiquettes, Blancs de Cheques,
Cartes d'Annonces, Billets,
Traites, Factures, etc., etc.

Tel. Main 2725

Quels amis ! Quelle instruction !

Il a été fait récemment une statistique criminelle pour la province de Québec.

Rien de plus instructif que ces statistiques. Elles nous donnent pour ainsi dire le niveau moral de nos populations.

Il ressort des chiffres publiés que Montréal entre dans la liste des crimes pour environ les deux tiers et tout le reste de la province pour l'autre tiers.

Ainsi, en 1901, les condamnations par le magistrat de police ont été, pour Montréal, de 771, et pour le reste de la province, 338. Procès entrés aux cours de sessions : Montréal, 269 ; le reste de la province, 105. Procès par jury : Montréal, 95 ; le reste de la province, 49 ; et la proportion reste à peu près la même pour tous les autres genres de procès ou de délits criminels.

Les statistiques pour 1902 ne sont pas encore complétées, mais les chiffres donnés jusqu'ici nous annoncent un accroissement de la criminalité.

—o—

Où allons-nous ?

Comme cette statistique est écrasante pour Montréal ! Comme elle nous rabaisse aux yeux de l'étranger !

Mais les causes de tous ces crimes, oui, les causes, où sont-elles ?

Ah ! elles sont multiples, elles sont d'abord dans le cœur des criminels. Mais qui les y a mis là, ou plutôt, qui a réveillé ces germes mauvais qui dormaient peut-être ? Qui les a nourris, qui les a fait se développer ?

Cherchons autour de nous ; analysons les éléments malsains dont le public se nourrit quotidiennement.

Qu'y voyons-nous ?

Une presse sans principes et sans pudeur qui étale au grand jour tous les crimes, et par ce fait excite tous les mauvais instincts.

Une presse qui fait du criminel une espèce de héros, et qui n'a de colonnes que pour ses passions et ses vices.

Une presse qui n'a de moralité que ce qui peut la faire encore passer pour probe.

Et dire que les propriétaires, les directeurs, les rédacteurs de ses journaux, se clament les amis, les guides du peuple et se targuent d'en faire l'instruction. Oh, ciel ! quels amis et quelle instruction !

On dirait que le sens moral est perdu chez ces gens.

Enfin, pardonnons, ils ne savent peut-être pas ce qu'ils font ! mais gardons-nous de ne pas avertir le peuple qu'il a de bien tristes amis et qu'il reçoit de bien mauvaises leçons.

NICOLAS PICHON.

Notes

Nos lecteurs nous saurons gré de nous être acquis la collaboration toute précieuse de M. l'abbé Élie-J. Auclair, auteur d'Articles et Etudes dont nous donnons ailleurs la préface.

La plume de M. l'abbé Auclair est bien connue du monde littéraire canadien. Alerte et vigoureuse, légère au besoin et pleine d'esprit, quelquefois sévère, elle sait dire les choses avec art, elle plaît.

×

Nous publierons dans la Croix une notice bibliographique de chaque ouvrage dont on nous aura fait parvenir un exemplaire.

×

Il nous a fait peine d'apprendre que la maladie obligeait M. Tardivel à suspendre la publication de la Vérité durant six mois.

+

—Si le nouveau projet de loi donnant une nouvelle délimitation aux circonscriptions électorales du Canada, est voté par les Communes, il y aura à l'avenir 217 divisions électorales.

Ontario	80
Québec	65
Nouvelle-Ecosse	18
Nouveau Brunswick	13
Manitoba	13
Territoires du Nord-Ouest	7
Colombie-Anglaise	10
Île du Prince Edouard	4
Territoire du Yukon	1

CHRETIEN MAIS PAS CALOTIN

C'était un tout jeune homme, à la figure ouverte et à l'œil intelligent, qui répondait au prénom de Louis : un étudiant probablement.

Retour de la Métropole—lisez Montréal—il rentrait, l'autre samedi, dans la petite ville de sa localité, à bord d'un convoi du C. P. R.

Le train filait entre deux superbes campagnes que solennisait, en les drapant de blanc, une neige molle et bien fournie. Depuis plusieurs semaines le ciel en était prodigue, cette fine neige canadienne, et, là-bas, au loin, d'immenses bancs s'amoncelaient.

Quelques voyageurs, à l'air décidé, laissaient tomber près de Louis des lambeaux de conversation, où, fréquemment, pointaient les mots hardis et les figures osées.

D'ailleurs, un wagon très varié par le personnel des occupants : des gens rigides et comme cloués aux dossiers en velours, d'autres couchés plutôt qu'assis sur les sièges bien capitonnés, des messieurs qui baillent, des dames qui font semblant de lire des revues, ou encore des dames qui soupirent et des messieurs qui tournent et froissent les pages des journaux du soir.

Comme pour faire contraste avec la neige blanche et pure dont la nature resplendissait les journaux, ce soir-là, parlaient de meurtre et de sang, de ce sang dont le pauvre Séguin a marqué la neige à Saint-Eustache !

Le garçon de service, sur le train, annonçait une station quelconque, on stoppait, des voyageurs descendaient, d'autres montaient, le vapeur sifflait, on repartait.....

+

C'est monotone un voyage souvent ? Notre Louis avait lu toutes les colonnes de sa gazette, celles des nouvelles et celles des articles de fond—moins chargées, oh ! combien !

Il allait peut-être relire l'horrible page du meurtre, quand, incidemment, l'un des voyageurs à l'air décidé qui l'avoisinaient l'interpella sans trop d'à propos :

—Eh bien ? les nouvelles sont intéressantes, ce soir, n'est-ce pas ?

—Une masse de choses assez diverses, c'est vrai.

—Nouveliste habile que ce "reporter," hein ? Aller vous arracher ainsi un aveu à ce bête de Bélanger. Ça va se corser à Saint-Eustache, et Wilson ne sera pas de trop avec Mathieu pour arracher cet homme-là à la corde !

—Moi, j'admire beaucoup ce journaliste, fit un deuxième, il est de force à rendre des points à McCaskill.

Mais, repartit Louis, je ne vois pas bien que ce soit là la mission d'un journaliste, comme vous dites, ou mieux peut-être d'un reporter ou d'un nouvelliste ?

—Ah ! Bien, oui, c'est surtout affaire de policier, sans doute, reprit un autre, mais c'est crâne tout de même et puis son journal a la primeur, cela justifie tout.

—Alors, suivant vous, la fin justifie les moyens ?

—Tous les moyens sont bons pour faire de l'argent.

—Diantre ! et que faites-vous de la morale ?

—Bah ! elle ne s'en portera pas plus mal.

—Je suis fâché de ne pas abonder dans votre sens, continua Louis, mais, mon cher monsieur, vous ne me convaincrez jamais qu'il soit moral et de bonne venue, pour un nouvelliste, de faire ainsi fonction de moucharaf. Vous savez comment au collège on appelle les gens qui écorniflent et portent les paquets ?

—Le nom n'est pas propre.

—C'est pire encore qu'il faudrait dire !

Comment, mais on est allé jusqu'à désobéir formellement au coroner pour interviewer la pauvre jeune fille de Bélanger. Est-ce digne, cela ? Est-ce conforme au respect dû à la justice et à la magistrature dans un pays civilisé ?

—Que diable ! vous n'y changerez rien, monsieur le Philosophe. Le monde marche, vous savez ? C'est la façon américaine. Le peuple veut des nouvelles. On lui en donne et ça PAYE !

—Hélas ! oui, ça PAYE ; mais cela ne justifie rien. M. le Procureur-Général devrait y voir. Le curé de Saint-Eustache a raison. Toutes ces sensations à propos de meurtres sont malheureuses et rien moins qu'éducatives. Un peu de bon sens, à défaut d'esprit chrétien, devrait suffire à le faire comprendre.

—Ta ! ta ! ta ! nous ne sommes plus au moyen-âge pour écouter les curés. Nous voyageons en chars, maintenant, vous savez ?

—Oui ! et je sais aussi que nous allons vite, très vite, trop vite.

—Sériez-vous un "calotin," par hasard.

—Non, Monsieur, un chrétien tout simplement !

L'ERMITE PIERRE.

P. S.—S'il a lu les explications assez pauvres des grands journaux montréalais du temps et leurs rétractations savamment voilées, tout en donnant aux nouvellistes de la grande presse le bénéfice des circonstances atténuantes, Louis a dû rire !

L'ERMITE PIERRE.

POURQUOI TANT DE BRUIT ?

N'est-il pas vrai que dans certains milieux on n'aime pas la Croix comme titre d'un journal. C'est trop sonnant, et, disons le mot, trop catholique. "Ça va empêcher une foule de gens de lire le journal et le but sera manqué."

Saint Paulin de Nole, il y a bien quinze cents ans de cela, lorsqu'il a eu l'idée de mettre au sommet de quelque vieille église romaine un énorme bronze et de le faire sonner pour appeler les fidèles à la prière, a rencontré lui aussi bien des gens peureux, mélicieux : "Pourquoi tant de bruit ? disaient-ils. Le bruit ne fait pas de bien." Depuis ce temps, les cloches, elles ont fait du bruit, c'est vrai, mais du bien aussi, n'est-ce pas ?

Oh ! la cloche, qui n'a senti au fond de son âme sa douce voix !

Aujourd'hui que le sens de la prière est un peu perdu, que la cloche n'est pour ainsi dire plus écoutée, parce que sa belle voix est étouffée par les bruits du siècle, ne devons-nous pas appeler l'homme à la prière par d'autres moyens ? Il faut aller trouver et lui dire par la voix du journal : prie Dieu, ton créateur, prie-le pour qu'il te bénisse avec ta famille, prie-le pour l'Église, prie-le pour la patrie ; et lui qui n'était plus capable d'entendre la voix de la cloche se rendra à la voix de la Croix.

Monstruosité

L'autre jour, je dînais avec un ami à un restaurant très achalandé de la rue Saint-Jacques.

À la même table, en face de nous, deux individus causaient de choses plus ou moins banales et folles. Le plus vieux était un journaliste. Il paraissait assez posé. Quant à l'autre, un jeune homme, nous ne savions trop où le classer. À un moment donné de la conversation que nous n'avions guère suivie jusque-là, ce dernier part en vociférations contre les choses de Dieu. —Les prêtres, dit-il, les maudits prêtres, je voudrais les avoir sous mon pied, là, les prêtres, les évêques, le Pape, le CHRIST ! —Il s'arrêta essoufflé. Il n'avait plus rien à dire. Sa haine était satisfaite et elle était allée aussi loin qu'il pouvait la pousser.

Pauvre fou ! J'appris plus tard que ce jeune homme appartenait à la rédaction de la Presse, de Montréal. Ça ne m'a pas étonné. Savez-vous pourquoi ?

PAUL.

Nous tenons à avertir nos lecteurs qu'il est un moyen très facile d'aider à notre œuvre sans qu'il leur en coûte un sou, c'est de faire faire tous leurs imprimés aux ateliers de la Croix (60 rue Saint-Gabriel). Ils trouveront ici un outillage tout neuf et des ouvriers experts dans les ouvrages les plus difficiles. Il nous fait plaisir d'ajouter que nous mettons en pratique, avec un succès remarquable, les procédés de la photogravure pour imprimer des ouvrages en couleurs.

LA PERSECUTION EN FRANCE

M. Combes poursuit son œuvre froidement

M. de Mun et M. Ribot

La persécution en France fait son chemin. Le gouvernement ne respecte seulement plus la loi qu'il a lui-même passée pour anéantir les congrégations religieuses, et par là si c'était possible, l'Église de Jésus-Christ elle-même. Vaine espérance, il est vrai ; mais le persécuteur raisonne-t-il ses actes ? Il a la haine au cœur, et il ne peut écouter que sa passion. Que lui importe que des milliers de très respectueux citoyens soient expatriés et que la patrie souffre ! Que lui importe le discrédit jeté sur la France entière ! Que lui importe l'histoire qui le jugera sévèrement ! Que lui importe tout cela ! Il en veut à l'Église, à ses dogmes et à sa morale qui le condamnent, lui le pervers, le révolté, le débauché. Il veut tuer le Christ et il frappe à droite et à gauche avec l'espérance de l'atteindre.

Mais toutes ces persécutions ne servent qu'à grandir l'œuvre de Dieu : dans le sang des martyrs l'Église est née, c'est aussi dans le sang des martyrs qu'elle se fortifiera.

La chambre des députés a refusé par 300 voix contre 257, de passer à la discussion des demandes d'autorisation formées par les congrégations enseignantes. La bataille a été chaude, et la dernière séance fort disputée. Un républicain modéré, M. Renault-Morlière, a montré que la chambre allait s'engager dans une voie illégale. Il a dit que ce que les modérés défendent aujourd'hui, ce ne sont pas les congrégations : ils défendent la liberté au profit de tout le monde. A la fin de la séance, M. Ribot, un libéral pourtant, a repris la thèse de M. Renault-Morlière et a tenté un suprême effort pour retenir la majorité de la chambre. Mais le siège était fait. Le président du conseil, M. Combes avait d'ailleurs, prononcé un discours où la majorité avait reconnu le reflet de ses passions.

Trois jours après, le 24 mars les demandes d'autorisations faites par les congrégations prémonstranchiennes furent aussi rejetées en bloc par 304 voix contre 246.

Mais hâtons-nous d'enregistrer quelques passages de la protestation indignée du comte de Mun.

"Le flot passe donc, roulant en un lamentable et glorieux mélange, vers ces chemins obscurs de la proscription, de la confiscation et de l'exil, où d'autres déjà les ont précédés, que la tempête avait du premier coup déracinés, toute une foule d'innocents, d'hommes de tous les âges, coupables seulement du nom qu'ils portaient et de l'habit qui les couvrait. Ils sont là, quinze ou vingt mille, hier encore et jusqu'au dernier moment, tous occupés de servir leur Dieu ; de le louer, d'enseigner sa loi, d'élever les enfants du peuple, de soigner les malades et de visiter les pauvres, ou de porter au loin, sous tous les cieux, le nom de Jésus et celui de la France ; fils de saint Bruno, arrachés au mystère du désert alpestre, où se cachait leur silencieuse et heureuse fécondité, héritiers de ces vieilles associations monastiques que, jadis, la société désorganisée vit apparaître au milieu d'elle, comme pour dire aux générations qui passaient : Voyez et faites ! disciples du doux et mystiques amant de la pauvreté, chanté par Dante en son "Paradis", qui, les pieds nus, la corde autour des reins, annoncent encore au peuple, suivant le précepte du Maître, la grande fraternité de l'Évangile ! ceux-ci chargés, comme d'un illustre et redoutable fardeau, des grands souvenirs de Dominique et de Thomas d'Aquin, parés du nom de Lacordaire comme d'une gloire rajeunie, apôtres, écrivains, éducateurs, dont la robe blanche est encore marquée du sang versé, sous la Commune, par les martyrs d'Arcueil ; ceux-là, nés d'un acte d'amour divin au pied des échafauds de la Terreur, destinés eux aussi, comme par un retour de leur tragique origine, au sanglant sacrifice de 1871, et dont le monde entier apprit à connaître la vertu, quand lui furent révélées la vie et la mort héroïques du père Damien ; ceux-là encore, qu'un pauvre vicair de diocèse de Belley destinait au modeste apostolat des campagnes françaises, et qui, poussés par l'appel de Dieu vers les terres océaniques, donnèrent un jour à la France la Nouvelle-Calédonie ; et ces prêtres, graves et savants, qui rendent à notre temps, et portent jusque dans l'Institut de France, les grandes traditions de Pierre de Bérulle, de Malebranche et de Massillon, et combien d'autres encore, divers de nom, d'habit, de vocation, mais tous saisis un jour par ce besoin de l'âme que Bossuet appelle la "triumphante folie", qui les jette en quelque lieu de ces asiles dont la structure, comme dit Taine, est un chef-d'œuvre et dont les bienfaits sont infinis" ; et, mêlés avec eux, tous ces humbles enfants du peuple, qui se nomment ses frères, et se consacrent à son service, comme ceux-ci, que la Bretagne entière, couverte de leurs écoles, connaît et révère, et en qui le grand nom de Lamennais fait éclater, à la fois, par un frappant contraste, la stérile mémoire du prêtre apostat et la féconde activité du prêtre fidèle.

"Le flot passe, roulant avec lui ces milliers d'hommes, tandis qu'au loin s'apprête, en rangs plus pressés, l'écatombe de demain, celle des humbles religieux, pour qui, déjà, les agents de M. Combes dressent d'autres réquisitoires. Ces hommes, ce sont des citoyens soumis aux lois, qui ne sont coupables d'aucun délit, et qui s'en vont cependant au supplice ! Le mot n'est pas trop fort : supplice de la vie brisée, vie de l'âme et du cœur, brusquement arrachés aux joies profondes de la vocation choisie, aux douceurs intimes des chrétiennes amitiés ; supplice aussi des œuvres anéanties, du dévouement interdit ; demain, sans doute, pour la plupart, supplice de l'exil, s'ils peuvent fonder ailleurs un foyer nouveau ; supplice de la misère s'ils demeurent ici sans profession, puisqu'ils n'en avaient pas d'autre que l'enseignement ou la prédication."

—o—

La Presse, de Montréal, publiait mercredi, une entrevue qu'un de ses reporters a eue avec un certain prince Radezwell, de Paris, de passage dans notre ville.

Dans cette entrevue, ce monsieur dit, à propos de la loi des associations, des choses qui ne sont pas vraies et que le directeur de la Presse doit connaître comme tel.

Alors, pourquoi tromper ainsi nos populations par des opinions erronées ? Si, au moins, la Presse avait ajouté une note expliquant qu'elle n'embranchait pas les vues de ce monsieur Radezwell.

Mais peut-être qu'à la Presse on partage ces opinions..... alors, tout s'expliquerait.

AJAX.

Aux Petits Vendeurs de La CROIX

Il ne faut pas avoir peur, mes bons petits amis de crier la CROIX à tout venant. Mettez de côté votre honte ou votre timidité, si vous en avez, et criez partout : la CROIX ! la CROIX ! et vous ferez une bonne journée de deux manières : le soir, vous aurez dans votre poche des sous et dans votre petite âme le contentement et la satisfaction d'avoir fait le bien.

RAMEAUX

Aujourd'hui, bénédiction solennelle des palmes en l'honneur du CHRIST, acclamé avant sa Passion à Jérusalem.

Avis

En ville, la CROIX ne sera mise en vente que dans les plus grands dépôts de journaux, il n'y aura pas de bulletins affichés. A ceux qui désireront recevoir leur journal par la maille, le samedi soir, nous leur enverrons régulièrement aux mêmes prix que pour la campagne.

Les amis de la CROIX sont priés de nous envoyer les noms et l'adresse des personnes de leur connaissance qui aimeraient recevoir notre journal.

NOTES SUR LE DRAPEAU

Le drapeau du SACRÉ-CŒUR devient de plus en plus populaire. Il y a bien quelques voix discordantes, mais ce sont les exceptions.

L'idée marche. Vive le drapeau du SACRÉ-CŒUR !

Le drapeau de Carillon n'était pas bleu, il était azure, ce qui n'est pas plus bleu que le jaune est rouge. Alors pourquoi tromper le public en disant que le nouveau drapeau est bleu et qu'il n'y a que du bleu ? C'est y aller avec un peu trop de mauvaise foi et d'ignorance.

Soit qu'un empire se fonde ou s'écroule, qu'un soleil s'éteigne ou s'allume, que le vent souffle de l'orient ou de l'occident, attendez toujours Dieu, toujours Dieu qui arrive, encore que la poussière soulevée par son passage nous dérober longtemps sa figure et son secret.

LACORDAIRE, Pensées.

Livres, revues, catalogues illustrés et en couleurs, blancs de lettre et de facture, cartes d'annonces, affiches, imprimés aux ateliers de La CROIX (60 RUE SAINT-GABRIEL). Reliure et Réglage.